

Valentin Retz

Noir parfait

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

GRAND ART, «L'Infini», 2008

DOUBLE, «L'Infini», 2010

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

VALENTIN RETZ

NOIR PARFAIT

roman

nrf

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de cet ouvrage
du soutien du Centre national du livre.

© *Éditions Gallimard, 2015.*

Aux morts

Je cherche l'or du temps.

Épithaphe d'André Breton

POURQUOI JE BRÛLE

Le malheureux s'imposa de travailler à la lumière d'une veilleuse et souffrit bientôt de névralgies oculaires qui achevèrent de l'épuiser, sans le réduire pourtant. Car cette dernière épreuve lui fut un prétexte à de nouvelles folies.

GEORGES BERNANOS

Sous le soleil de Satan

Durant deux longues années, le pourtour de mes yeux, mes pommettes, mes tempes, mais également, et curieusement, le bas de mes chevilles, ont grillé nuit et jour sur l'autel de mes nerfs. Je me suis consumé en un lent sacrifice. J'ai couché sur des braises. J'ai hurlé dans le feu. Et ceci, sans explication. À telle enseigne que j'ai pensé à maintes reprises que je goûtais par avance un peu des flammes métaphysiques qui sont censées épurer les âmes du purgatoire.

Les premiers temps, mon grand supplice ne dépassait jamais le stade des picotements et, si je m'endormais chaque nuit avec un échauffement de plus en plus désagréable, j'étais loin de me douter que j'approchais petit à petit du point ultime au-delà duquel mes sensations ne seraient plus que brûlures. Mais, très vite, c'est-à-dire au bout de quelques semaines, le phénomène qui grandissait en moi – et que j'avais regardé jusque-là avec cir-

conspection – m’a embrasé, puis calciné en profondeur. De fait, en une simple journée, du réveil au coucher, il s’est tellement intensifié qu’il m’a semblé m’enfoncer dans une cuve de chaux vive, voire dans le ventre d’un volcan ou le creuset d’un haut-fourneau. Je peux donc dire que ce jour-là, j’ai franchi malgré moi un seuil indivisible et, comme toujours, quand on franchit un tel seuil, le monde a basculé du tout au tout.

Pourtant, ce n’est qu’après neuf mois de douleurs inexpiables que j’ai enfin réalisé que je ne pourrais jamais revenir en arrière. Le seuil qui m’avait modifié si cruellement avait en effet disparu à la seconde où je l’avais franchi et force m’était de constater qu’il n’avait d’ailleurs existé que dans ce franchissement. Est-ce alors pour adoucir ma détresse que je me suis livré à une comparaison un peu tirée par les cheveux ? Peut-être. Quoi qu’il en soit, je me suis rappelé que la matière devient lumière sous les morsures du feu, puis en ramenant ce processus à mon corps périssable, j’ai voulu croire que la fournaise qui me brûlait au quotidien m’illuminerait au bout du compte, et dès lors j’ai tout fait pour me hisser à la hauteur de cette analogie.

J'ai eu d'autant moins de mal à délaisser le sens commun que cela faisait déjà longtemps que j'écumais les cabinets soi-disant médicaux. J'avais d'abord passé les examens nécessaires pour vérifier si je souffrais d'une mauvaise sinusite. Puis j'avais vu – façon de parler – un oculiste renommé qui m'avait prescrit aussitôt une vingtaine de séances de rééducation orthoptique. J'avais même essayé du côté de la dentisterie. Mais, rien à faire, mes brûlures n'en avaient pas disparu pour autant. Au contraire, elles avaient redoublé. Et puisque l'ostéopathie, l'acupuncture, le magnétisme, la posturologie ou les massages californiens auxquels je m'étais hasardé en désespoir de cause n'avaient servi de rien, si ce n'est à me pousser dans mes derniers retranchements, j'avais finalement décidé de prendre rendez-vous avec le neurologue que mon médecin généraliste m'avait prié de consulter à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

Comme il est souvent de mise en pareille circonstance, j'avais passé par un dédale de standardistes et patienté une véritable éternité avant de parvenir à décrocher ce fichu rendez-vous. Puis le jour dit, environ treize semaines plus tard, j'avais encore patienté quatre heures dans une salle d'attente impressionnante, où des expressions comme sclérose en plaques, tumeur cérébrale, compression du nerf trijumeau et tant d'autres que je ne connaissais pas surgissaient à mesure que les patients s'annonçaient à l'accueil. D'emblée, j'avais

pris le parti de ne pas récriminer contre l'attente, en espérant que plus je me ferais discret, plus ces maux-là m'oublieraient dans un coin. Naturellement, cette stratégie n'avait pas empêché certains individus de se plaindre à ma place et, le temps aidant, non seulement leur exaspération avait créé un climat délétère, mais, au surplus, des syndromes à l'appellation toujours plus barbare n'avaient cessé de s'asseoir près de moi, comme si un ennemi inconnu avait décidé de m'encercler à la chinoise. Qu'il me suffise donc de dire que j'en étais devenu, si ce n'est paranoïaque, à tout le moins craintif, pour suggérer dans quel état je me trouvais au moment de pénétrer dans le cabinet du professeur François Boldert. Car enfin, ce spécialiste, ce connaisseur, ce sujet supposé savoir, je le pensais fin prêt à me trouver toutes sortes de maladies abracadabrantiques et, en tout cas, je n'espérais plus qu'il pût me remettre sur pied sans déclencher un protocole abominable. Dans ces conditions, je devais infuser une atmosphère plutôt bizarre. Toutefois, quand je m'étais retrouvé face à lui, le bonhomme en blouse blanche n'en avait rien laissé paraître. Il avait conservé ses allures seigneuriales. Il s'était raidi sur son siège – les mains vissées sur son bureau, les pieds droits sur le sol – et m'avait invité à décrire mes symptômes. Bien sûr, durant mon exposé, il avait pris un air sérieux, très impliqué, très disponible. Il avait caressé son menton à deux ou trois reprises. Et vu la taille de son menton, qu'il avait fort proéminent, ce devait être un geste de concentration assez phénoménal. Puis après avoir griffonné, comme il se doit, quelques observations dans le dossier qu'il avait ouvert à mon nom, il m'avait

demandé de préciser certains détails : par exemple, si le vin blanc augmentait mes souffrances ou bien encore si le whisky les atténuait. Je lui avais répondu en plaisantant que l'eau-de-feu n'atténuait rien du tout, et surtout pas mon brasier intérieur, que seule l'eau chlorée de la piscine dans laquelle je plongeais tous les midis y parvenait à la marge, mais ce grand sage, ce savant ne semblait guère apprécier les jeux de mots, dans la mesure où il m'avait dévisagé assez crûment, avant de m'annoncer de but en blanc qu'il n'avait découvert aucune pathologie. Il m'avait ensuite conseillé de revenir le consulter dans quelques mois si la situation perdurait et, au final, il m'avait congédié sans diagnostic, sans prescription, sans antalgique, sans quoi que ce soit pour me soigner en cas de crise. Dans son esprit, je m'en tirais d'ailleurs à bon compte. Et cela, je l'ai compris sans équivoque sur le pas de la porte de son petit bureau, en repérant chez lui la même impatience, la même déception, la même lassitude que j'avais déjà repérées chez les autres médecins qui, eux non plus, n'avaient pas réussi à isoler mon mal. Au vrai, c'était plutôt une moue qui semblait dire sous le couvert du professionnalisme : « Tu peux crier, mon coco. Souffre toujours, tu somatises. »

Je ne voudrais pas opérer de digression sur le corps médical, mais, puisque nous en sommes à parler de ces gens, je peux vraiment dire que je comprends dorénavant la phrase du poète, qui affirme avec la rage et l'impuissance de la chair éprouvée, que *c'est à moi, sempiternel malade, à guérir tous les médecins – nés médecins par insuffisance de maladie*. Car non contents de n'avoir su me

soulager malgré leur science et leurs diplômes, ils m'ont considéré comme un champion de l'autosuggestion, un maniaque, un exalté, un pyromane, qui méritait après tout de passer par les feux qu'il avait allumés. Toutes ces instances, ces sommités m'ont ainsi opposé leur défaut radical de compassion et, aujourd'hui encore, je me demande pourquoi je voulais faire confiance à des cœurs aussi secs. Néanmoins, la vérité m'oblige à souligner que certaines femmes m'ont témoigné une réelle empathie, ce qui m'oblige à surligner *a contrario* que la plupart des hommes que j'ai croisés dans mon parcours étaient surtout préoccupés de me montrer que c'étaient eux qui tenaient le manche. Et bien évidemment, j'entends par là ce bâton de puissance qu'un hypocondriaque ne leur ferait jamais lâcher.

3

Lorsqu'il m'est enfin apparu que je ne devais attendre aucune aide d'aucune sorte de quiconque, je ne dirais pas que ma douleur s'est dissipée, loin de là, mais cette prise de conscience, qui était aussi une manière d'accepter ma condition de brûlé perpétuel, m'a recentré sur l'origine de mon mal, en me soufflant un beau matin le raisonnement suivant : « Étant donné que tu ne peux circonvier ce feu qui te dévore, ai-je murmuré entre mes dents, comme je le fais assez souvent quand je débats

avec moi-même, étant donné, donc, que ces flammes qui te rongent ont tout pouvoir sur toi, voire que tu es condamné à les laisser t'anéantir, pourquoi ne pas tenter d'interpréter ce qui t'arrive ? Après tout, personne ne sait ce qui pourrait en ressortir. Et puis, si tu dois réellement te laisser consumer comme du bois mort, te transformer de ton vivant en véritables cendres chaudes, autant connaître les tenants et les aboutissants de cette calcination, puisque tu ne cesses de répéter autour de toi que *tout fait sens d'une manière ou d'une autre...* »

Sans plus tergiverser, je me suis alors remémoré deux événements à la fois singuliers, inexplicables et inquiétants qui étaient survenus un an plus tôt à l'occasion du magnifique voyage en Grèce que j'avais fait avec ma femme Daphné et notre fils Hermès. Le premier se rapportait à une visite au temple d'Apollon Épikourios, au lieu-dit Bassæ, dans l'Arcadie radieuse, où les anciens de la cité de Phigalia avaient honoré le grand dieu sous son aspect guérisseur, après qu'il fut venu à leur secours lors d'une tragique épidémie. Quant au second, il découlait d'une rencontre avec un Bohémien handicapé, dans une rue commerçante du quartier de Pláka, aux alentours de l'acropole d'Athènes.

Pourquoi pensais-je – ou plutôt présumais-je – que ces deux événements étaient liés à mes douleurs ? Comme on va le voir, c'est assez clair. En revanche, ce qui est certainement plus mystérieux, c'est pourquoi j'ai refusé d'analyser pendant longtemps ces événements pourtant si dignes de mémoire. Était-ce la peur ? La raison ? Le

bon sens ? Va savoir. Toujours est-il qu'en les interrogeant j'ai espéré qu'ils m'apprendraient – ne fût-ce que par la bande – les raisons de mon mal, de ma dérive, de ma détresse, de ma très grande déréliction ; et ce faisant, que j'y découvrirais les moyens de guérir. Oui, j'ai caressé une chimère, j'ai attendu un miracle. Et je dois dire que ç'a été ma naïveté la plus heureuse, même s'il est vrai que les périls que j'ai dû vaincre pour m'y fier et la garder au fond de l'âme se sont ensuite révélés plus redoutables que les flammes qui me mordaient déjà si fort.

4

Au cours de l'été deux mille sept, des incendies considérables ont consumé deux mille sept cents kilomètres carrés de forêts, d'oliveraies et de terres agricoles en diverses régions desséchées par une canicule sans pareille dans l'histoire de la Grèce contemporaine. De la fin juin à la fin août, près de trois mille départs de feu ont été constatés, mais les ravages les plus affreux sont survenus dans les montagnes d'Arcadie, à l'ouest du Péloponnèse. Deux ans plus tard, au cours de l'excursion qui m'a peut-être amené à entrevoir, si ce n'est la divinité d'Apollon, à tout le moins le sacré qu'une telle proximité suppose, c'est donc un paysage dévasté que ma famille et moi avons dû traverser en voiture. Partout,